

XYZ. La revue de la nouvelle

Prête pas prête

Linda Roy



Numéro 93, printemps 2008

Rites de passage

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2994ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Roy, L. (2008). Prête pas prête. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (93), 9–12.

Prête pas prête Linda Roy

MA PLUME (une Waterman *made in France* s'il vous plaît) ne se gêne pas pour piquer ma mémoire en plein cœur. Soudain tout devient clair : un ciel délesté de son poids de nuages.

Ça sent les chenilles, odeur forte et tout humide mêlée à celle des feuilles et de la terre après un orage d'été.

Je me revois cheminant vers la piscine du quartier avec en bandoulière mon grément de baignade. J'ai huit ans, ou neuf, ou dix. À la cime des peupliers, une brise implore juillet de la laisser souffler un peu — il joue les torrides, celui-là.

Rendue devant l'entrée, j'observe le manège suicidaire d'une armée de ces bibittes à poil rayées risquant à tout moment d'être écrapouties par des dizaines de gougounes en *rubber* de toutes les couleurs. (C'est donc ben niaiseux, des chenilles !) D'un coup, j'y pense : Charlotte Synotte est dans le parc, je viens de la voir en passant ; ça doit vouloir dire que les chenilles sont peut-être pas aussi épaisses que je croyais : tant qu'à choisir, autant finir broyées sous une épidémie de semelles en caoutchouc — au moins c'est moelleux — plutôt que mâchouillées par une enfant attardée à l'haleine sûrement plus suspecte que l'odeur de tous ces pieds crottés.

Passé la porte, je me dépêche d'enlever mon linge que je fourre en tas dans un panier. Autour de moi, des nuées de petits, et des grands aussi, s'agitent dans tous les sens. Je jette un œil à ceux qui n'ont pas déjà leur maillot et qui sont là à se tortiller comme des vers pour l'enfiler : pourquoi y se compliquent la vie comme ça, donc ? En tout cas...

Puis, avant l'immersion tant attendue, c'est l'étape obligatoire qui ne fait pas le bonheur de tous : la maudite douche !

Ouille ouille ouille ! Le pavé est brûlant... Vite : sautiller jusqu'à l'échelle ou m'asseoir sur le bord juste le temps de m'habituer à la température de l'eau — j'suis pas du genre à faire la bombe pour me saucer comme le fou à Lambert ! Comme toujours, les après-midi où « on se possède pus » (comme dit ma mère) tellement on crève de chaleur en ville, y a trop de monde à mon goût venu s'ébrouer ici — y pourraient pas être partis en vacances à *Aura'a shed* ou ben à leur chalet sur le chemin Hemming ? Mais j'ai pas le choix, faut ben que j'essaie d'oublier qu'on est tassés comme des sardines ; ça fait que je prends mon respir et je disparaîs temporairement sous l'eau en me prenant pour un eider, le cul en l'air, piquant vers le fond. Une maudite chance que je garde les yeux ouverts et que je bats des paluches, chauve-souris sous-marine détectant le moindre mouvement dangereux (sauf derrière mon dos) d'un de ces membres indésirables.

Quand je refais surface, je me place dans la position de la grenouille et j'observe le brouhaha général qui dérougit pas de tous bords tous côtés. Je dois être en train de me dire que la « sainte paix » dont parle souvent ma mère, là, ben c'est juste un mirage ! Et que c'est ben rien que parce qu'on crève partout sauf dans l'eau que je supporte tous ces morveux qui s'hyperactivent partout où je pose les yeux — tiens, justement, en parlant d'yeux, Les-yeux-de-crapaud (un petit voisin qu'on a affublé de ce surnom un tantinet pas fin) s'amuse près de moi et les deux colonnes de morve vert tendre qui ornent ses narines commencent vraiment à m'écœurer ! De toute façon, si c'est pas lui qui m'écœure c'est un autre fin finaud qui remonte juste devant moi en me crachotant dans'a face avec l'air de se foutre de ma présence comme de l'an quarante : le p'tit maudit, si je pouvais y lâcher aux fesses la meute de piranhas qui me tournent dans'a tête, j'te dis qu'y ramerait su'un temps riche !

Plus ma plume (une Waterman *made in France* comme vous le savez) s'escrime au cœur de ma mémoire, plus je sens que j'ai huit ans plutôt que neuf ou dix. Parce qu'après avoir barboté trop longtemps du côté le moins profond du câble, je finis par me décider à aller faire la queue pour monter sur le tremplin — même si le cœur me débat dans la poitrine comme un oiseau qui serait viré fou dans sa cage !

Quand arrive mon tour (ah non, pas déjà ?), j'ai envie de reculer ; une trouille pas disable s'empare de mon corps frissonnant — quant à mon âme, on n'en parle pas, elle s'est sûrement noyée à l'heure qu'il est ! Mais à huit ans, on a son orgueil : donc j'avance jusqu'au bout de la planche (on dirait qu'on marche sur du papier sablé, hein ?) avec une démarche loin d'être aussi assurée que je le voudrais.

La grande sœur de mon amie Céline sait pas encore ce qui l'attend, la pauvre...

Pendant des secondes qui se prennent pour l'éternité dans ma petite tête, j'arrête pas de me dire « J'y vas-tu, j'y vas-tu pas ? Maudit que t'es pas *game*, envoie, déniaise, tu vas être capable ! » Mais dans la queue qui trépigne derrière moi, j'entends une voix moins charitable que ma voix intérieure, un grand niaiseux : « Eille, l'échalote, es-tu plantée là pour le reste de la journée ? Envoie, fais-lé ton flat qu'on rie ! »

L'éternité doit avoir fini de couler dans son sablier parce que... je saute ! Et la chienne de panique saute en même temps que moi ; a s'agrippe après moi comme une sangsue pis a fait juste répéter « T'es dans le neuf pieds, tu vas caler certain, t'aurais dû y penser avant ! Qu'essé que tu vas faire astheure, hein ? » Une maudite bonne question, chose, qu'essé que tu veux que je fasse d'autre que me débattre en toussant pis en crachant de l'eau qui est loin d'être bénite — ouache, ça goûte-tu assez méchant, du chlore !

Tout tourne trop vite aux alentours. (Maudit, j'suis pourtant pas dans'a tournette !) J'sais pas comment je fais pour réussir à voir tout ce que je vois : des raquettes de tennis en pleine volée, là-bas, à gauche, puis, vers le haut, des morceaux de ciel barbouillés de taches vertes et blanches. (Ah ben, c'est rendu que la tête des peupliers chatouille les nuages !) Aussi des silhouettes pêle-mêle : adultes, pousse-pousse, tricycles, enfants accrochés ou non à la clôture grillagée qui entoure la piscine ; à droite, les balançoires en folie qui grincent et qui couinent, grincent et couinent, grincent et couinent...

Les secondes ont recommencé leur petit jeu d'éternité dans ma tête, mais là quelque chose me dit que si je trouve pas quelqu'un d'autre à caler, j'vas caler tu seule pis ça sera pus ben ben long !

C'est pas longtemps après que la grande sœur de Céline a commencé à ressembler à une des femmes de *Guernica* de Picasso

(une trouvaille de ma Waterman *made in France*, pays d'adoption de Pablo) : ma panique tirait tellement fort après sa queue de cheval que j'ai presque cru que sa tête allait casser net et me rester dans les mains ! Quant à sa bouche, elle hurlait, et une louve aurait pas fait mieux : « Lâche-moé, crisse, lâche-moé, crisse, aaaaarrhhhh ! »



Jacqueline flatte sa couette, les yeux dans le vague ; moi, je pleurniche en pensant que je viens de faire une folle de moi devant les enfants du quartier Saint-Joseph au grand complet ! Alors que j'aurais donc aimé m'envoler du tremplin avec la grâce du papillon qui sort de son cocon...

Je sais pas comment on a fini par se retrouver en lieu sûr ; probablement que le *lifeguard* a interrompu sa séance de bronzage et a dégringolé de sa chaise haute... (Ici ma plume a un blanc.) Ti-Pine pis Ti-Noune entourent maintenant leur grande sœur en essayant de comprendre pourquoi elle a l'air en joual vert de même tout d'un coup. (Ils n'ont rien vu de ce qui vient de se passer dans le creux parce qu'eux-autres ont juste le droit de patauger dans le deux pieds à l'autre bout.) Jacqueline, qui est encore dans un état second, ne fait qu'un geste de la main et aussitôt les deux p'tites mouches à marde décollent aussi vite qu'elles sont apparues.

C'est vrai qu'elle a de quoi avoir l'air de beu avec ce que je viens de lui faire, mais ça l'empêche pas d'avoir pitié de moi, à me voir aussi piteuse : « Arrête de pleurer, c'est fini là... mais fais plus jamais ça par exemple ! »

C'est drôle, mais à partir de ce moment-là ça me tentait plus de me cacher avec Céline pour faire damner sa sœur en criant bord en bord de la rue pour que tout l'monde entende : « Jacqueline Synotte saigne du cul, han han, Jacqueline Synotte saigne du cul... »

Ma Waterman a suffisamment remué le fond de mon souvenir pour que je me rappelle clairement qu'en sortant de la piscine, cet après-midi-là, j'aurais voulu être une chenille érapoutie par ma propre paire de gougounes ; un châtiment que j'estimais à la mesure de ma honte d'enfant...